

LA VEUVE DE NAÏN

Le lendemain, Jésus se rendit dans une ville appelée Naïn ; ses disciples en assez grand nombre, et une grande foule cheminaient avec lui. Au moment où il arrivait près de la porte de la ville, on portait en terre un mort, fils unique d'une veuve, et il y avait beaucoup d'habitants de la ville avec elle. Le Seigneur, en la voyant, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : « Ne pleure pas. » Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil, et les porteurs s'arrêtèrent. Alors il dit : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Le mort se dressa sur son séant, et se mit à parler ; et Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu, disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » Cette parole au sujet de Jésus se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.

(Luc VII, 11 à 17.)

Le jour suivant, Jésus allait à une ville appelée Naïn. — La veille du jour dont parle saint Luc, Jésus avait guéri l'esclave du centenier romain

dont Il admirait la foi. C'est de Capernaüm, où Il avait accompli ce miracle, qu'Il se rendait à Naïn. Il semblait difficile que ce jour fût plus beau que celui qui l'avait précédé et que Naïn vit une œuvre plus grande que celle qu'avait vue Capernaüm. — Mais le Seigneur allait, de lieu en lieu et de jour en jour, en déployant son amour par des œuvres de plus en plus éclatantes. Après la guérison du lépreux, était venue celle d'un serviteur mourant, cher à son maître. Après cette guérison qui ressemblait à une résurrection, voici une résurrection. Jésus ne se lasse jamais de faire du bien. Hier, Il a consolé des milliers d'âmes, converti peut-être en divers lieux une multitude de pécheurs ; aujourd'hui Il est prêt à bénir autant et plus encore ceux qui voudront accepter sa grâce, — et Il vient à nous en ce moment pour nous faire du bien. Ouvrons les yeux de notre foi et nous Le verrons. Hélas ! il y a des âmes qui ne Le voient pas, parce qu'elles n'écoutent pas sa parole qui les avertit de sa présence et leur offre son pardon. Mais quiconque dans cette assemblée veut être guéri, et venir à Lui pour la vie, recevra de Lui le pardon, la paix et la joie. C'est à nous, ses disciples, de le répéter sans relâche à

ceux qui l'ignorent ou l'oublient, et de rendre sans cesse témoignage à l'amour qui nous a sauvés.

C'est là ce que devaient faire ces nombreux disciples et cette multitude qui marchaient avec Jésus, quand Il approchait de Naïn. Ils racontaient ce que Jésus avait fait à Capernaüm et attendaient de sa puissance et de sa bonté des miracles nouveaux. Mais voici que ce cortège triomphal en rencontre un autre, le lugubre cortège d'un mort. Une femme, une veuve, connue peut-être de plusieurs de ceux qui venaient de Capernaüm, puisque Naïn en était proche, accompagnait le cercueil de son fils unique et une foule d'amis la suivaient... Quelle rencontre que celle de ces deux cortèges, celui de Jésus et celui de cette mère en deuil ! Effet du hasard, dirait le monde, et disait peut-être le monde autour d'eux. Le croyez-vous, mes frères, qu'elle fut l'effet du hasard, cette rencontre de la douleur avec le Consolateur, de la mort avec le Prince de la Résurrection ? Autant vaudrait dire que le hasard fait trouver à l'enfant qui vient de naître le sein de sa mère, et fait mouvoir les mondes dans les cieux autour du soleil dont ils reçoivent la chaleur et la vie. C'est Dieu

qui amenait le Sauveur vers cette veuve et amenait cette veuve vers Lui, et c'est Jésus-Christ Lui-même qui cherchait cette âme affligée pendant qu'elle ne Le cherchait pas.

Elle ne Le cherchait pas, ai-je dit, et elle ne L'avait pas cherché. Rien n'indique, en effet, qu'avant ce moment elle ait cru en Jésus, et tout semble supposer le contraire. Elle vivait en Galilée, tout près de Capernaüm, où Jésus se trouvait si souvent. Elle ne pouvait ignorer ses miracles. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait appeler pendant la maladie de son fils ? Pourquoi ne Lui avait-elle pas envoyé, comme le Centenier pour son serviteur, un message disant : « Mon fils est malade ! » Pourquoi, en Le voyant approcher, entouré de cette multitude qui le fait assez connaître, ne s'écrie-t-elle pas, comme Marthe : « Seigneur ! si Tu avais été là, il ne serait pas mort ! » Je n'en trouve qu'une explication : c'est qu'elle ne croyait pas en Jésus, et c'est là précisément ce qui me frappe et me touche. Jésus s'écarte ici de ce qui semble sa règle. Il accomplit le plus grand des miracles en faveur d'une pauvre femme qui ne pensait pas à Le prier. La douleur de cette femme et sa douleur uniquement, voilà son titre auprès du Seigneur

— mais sa douleur suffit. « Le Seigneur, en la voyant, fut ému de compassion pour elle. »

Il fut ému de compassion... Écoute cette parole, pécheur, qui dis dans le sentiment de ta misère : Ma foi est trop faible, je suis tombé trop bas, j'ai trop longtemps repoussé mon Sauveur pour qu'Il m'accueille encore ! Écoute-la, âme affligée qui te demandes si Dieu entend ta prière, s'Il voit tes larmes et ton angoisse. Voici une pécheresse qui ne croit pas, et le Seigneur a pitié d'elle. Voici une âme affligée qui ne pense même pas à L'invoquer, et le Seigneur la délivre. Laisse donc là tes craintes. Il tarde peut-être, mais attends-Le et Il viendra sûrement ; s'Il s'est fait trouver à qui ne le cherchait pas, se refusera-t-Il à celui qui Le cherche ? S'Il a eu compassion d'une douleur qui ne Le priait pas, ne consolera-t-Il pas les douleurs qui Le prient ?

Écoutons l'entretien de Jésus-Christ avec la mère en deuil. L'entretien ! il n'y en a pas, dites-vous ; elle n'ouvre pas la bouche. C'est qu'il n'y a pas de mots pour exprimer ce qu'elle souffre, mais son silence parle et ses pleurs parlent. Elle ne veut pas de consolation ; elle n'admet pas qu'on lui en offre une, puisque son fils n'est plus. Abîmée dans sa douleur, elle ne voit

pas Jésus, elle ne voit que son fils; elle ne regarde que le cercueil qui emporte ce qui lui reste de son enfant.

« Ne pleure pas », lui dit-Il. — Qui de vous, mes frères affligés, ne voudrait avoir été à la place de cette femme en ce moment? Et pourtant, rien encore n'est changé. Elle voit toujours son fils immobile et glacé dans sa bière, restée ouverte, selon l'usage de l'Orient. Tout pleure encore autour d'elle, et la marche funèbre n'est pas encore suspendue... N'importe! Heureuse mère! dites-vous. Heureuse mère! se dit-elle déjà elle-même. Il y a dans l'accent de Celui qui lui parle quelque chose qui saisit son cœur avec la puissance qui tout à l'heure agira sur son fils. « Ne pleure point! » Quelle parole dans un tel moment! Quelle dérision cruelle si celui qui parlait eût été tout autre que le Fils de Dieu! Mes frères, quand nous sommes en présence d'un cœur brisé, pleurons avec lui et ne lui disons jamais : « Ne pleure point! » Jésus seul a le droit de le dire, Lui qui sait pleurer avec ceux qui pleurent, et qui sait aussi, quand Il le veut, tarir d'un mot la source des larmes.

Mais, ici, dans la bouche du Christ consolateur, cette parole est un symbole; elle est une

promesse et une prophétie. Le jour où elle fut prononcée était l'aurore du jour éternel où le même Jésus dira à toute l'humanité rachetée : Ne pleure point ! Voyez-vous la pauvre femme qui s'arrête surprise, et cesse de pleurer pour considérer celui qui lui parle ? Il y a tant d'amour dans cette voix, et tant d'autorité dans ces paroles qu'elle ne peut douter que celui qui les prononce ait le pouvoir de les réaliser. O merveille ! Jésus n'a rien fait encore ; Il n'a dit qu'un mot, mais ce mot a tout changé, parce qu'il a créé la foi dans le cœur qui ne croyait pas. Ce mot signifie : Ton fils ressuscitera. Elle croit désormais, elle prie, elle espère, elle attend, elle voit son fils vivant, car Jésus lui a dit : Ne pleure point ! Et comment s'arrêteraient ses larmes s'Il ne lui rend pas son enfant ?

...Il s'approche du mort et touche son cercueil, que les porteurs, saisis de respect, déposent à terre. Tout le convoi s'arrête et attend. Tous les regards se fixent sur Jésus ; il se fait un instant de silence, dont chaque seconde paraît une heure à la mère et que Jésus brise en parlant au mort : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! » Et le mort se redresse vivant, il ouvre la bouche,

il parle, il appelle sa mère, — et Jésus le rendit à sa mère.

« Jésus le rendit à sa mère », comme Il rendit à Jaïrus sa fille, à Marthe et Marie leur frère. Comme ce fils sortant de son cercueil fut rendu à sa mère, ainsi, au dernier jour, dans l'assemblée des rachetés, chaque mère en deuil retrouvera à son tour son enfant perdu, et la joie qui remplissait deux cœurs aux portes de Naïn est un faible prélude de cette joie infinie qui remplira tous les cœurs au seuil de la cité céleste, quand se renoueront les liens brisés, quand on verra les fidèles, dispersés pour un temps, se reconnaître et s'unir pour l'éternité en chantant d'un même cœur le cantique de la Rédemption.

Remontez maintenant à la source première de la joie de la veuve de Naïn. Cherchez par quels moyens Dieu avait préparé cette journée si belle de la vie terrestre du Sauveur. Quelle succession de douleurs ! D'abord le veuvage, le veuvage avec un fils unique ; puis, la mort venant menacer ce fils unique, la consolation et le dernier soutien de sa mère. Sans doute, elle avait lutté contre la maladie par les soins, par les efforts de l'art, par la prière : vain combat, efforts perdus, prières demeurées sans réponse ; les jours et les

nuits d'angoisse se succèdent, le dernier rayon d'espérance s'affaiblit d'heure en heure. Elle veut lutter encore, elle espère jusqu'au dernier soupir, — le dernier soupir s'échappe, et elle s'écrie comme Jacob : « Je descendrai dans le sépulcre vers mon fils en pleurant. » Elle ne savait pas ce que Dieu faisait. Elle ne voyait pas que ce mystère de souffrance cachait un mystère de consolation et d'amour. Elle ne comprenait pas que, dans ce deuil inconsolable, Dieu lui réservait une joie immense. Tandis qu'elle faisait les préparatifs du funèbre départ, tandis qu'elle ornait de ses mains cette chère dépouille, résolue à l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, Jésus marche à sa rencontre, Jésus s'avance, pour l'arrêter sur la voie douloureuse, pour lui rendre son enfant mort et changer son deuil en actions de grâces. Partez, amis, parents, réunis dans cette maison mortuaire pour mêler vos pleurs aux pleurs de la veuve ; mettez-vous en marche avec elle. Vous ne savez pas où vous allez et où vous conduisez ce mort et sa mère. Vous les conduisez vers le Prince de la vie, vers leur Sauveur et le vôtre. Et tous ceux qui ont pleuré avec elle se réjouiront et glorifieront Dieu avec elle.

Mes frères, quand vous rapprochez les afflictions que Dieu avait envoyées à cette veuve des bénédictions qui en devaient être le fruit, vous admirez et vous adorez la sagesse et la miséricorde des dispensations du Père céleste, et quand vous faites le compte de vos propres épreuves, le murmure est bien vite dans votre cœur et sur vos lèvres. Mais quoi ? Celui qui affligeait la veuve de Naïn n'est-Il pas celui qui vous a affligés vous-mêmes ? Vous ne comprenez pas pourquoi vous avez été frappés ; vous ne voyez pas comment ce deuil peut devenir une révélation décisive et glorieuse. Il vous est impossible de discerner quel bien Dieu pourra faire sortir de tant de mécomptes. Mais la veuve de Naïn, quand son fils expirait, savait-elle comment son deuil se changerait en joie ?

Jacob pleurant Joseph voyait-il comment il serait consolé après vingt ans ? Ils disaient comme vous le dites peut-être : « Tout est perdu », quand tout devait être sauvé, et ils le disaient avec plus de raison que vous, car ils n'avaient pas comme vous la parole de Jésus dans les mains ; ils n'avaient pas vu comme vous la croix du Sauveur et la résurrection. Dieu vous cache-t-Il le but où Il vous mène comme Il le cachait

à Jacob et à la veuve de Naïn ? C'est l'exercice et le combat nécessaires de la foi. Il vous le cache, ai-je dit, mais Il vous le montrè aussi dans l'Évangile et en Jésus-Christ. Lui qui n'a point épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, ne vous a-t-Il pas révélé à la lumière de ses souffrances le secret de ses desseins ? La croix n'est-elle pas un flambeau dont les rayons doivent éclairer pour vous la vie la plus sombre ? Et ne voyez-vous pas enfin où Il vous mène ? Il vous mène au repos à travers les luttes, Il vous mène au port à travers les tempêtes, au ciel enfin, par ces chemins de la terre où l'on avance parfois les pieds meurtris, le cœur saignant, les yeux en pleurs, mais qui, si l'on y rencontre Jésus, deviennent plus lumineux d'heure en heure, et, à travers les douleurs, ne cessent pas de monter vers la joie. Vous voudriez avoir été à la place de cette veuve en deuil quand Jésus lui disait : Ne pleure point. Il vous le dit à vous-même aujourd'hui, si vous êtes son disciple. Il n'est pas un des siens à qui Jésus ne dise avec la divine autorité de son amour et de ses douleurs : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Votre tristesse sera changée en joie. Réjouis-toi de ce que ton

nom est écrit dans les cieux. Il reste un repos pour le peuple de Dieu. Je suis la Résurrection et la Vie ! Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. Là où je vais je veux que vous soyez. Je m'en vais vous préparer une place, et je reviendrai et je vous prendrai avec moi. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et Il ne tardera point. Vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez courage : j'ai vaincu le monde. Ne pleurez donc pas, ne pleurez pas comme ceux qui sont sans espérance ! »